

# LE BORD DU MONDE

MÉMOIRES D'UN TROUVÈRE



FANTASY

FABRICE  
ANFOSSO

PREMIER CHAPITRE







**Du même auteur :**

**Roman :**

*Ave Maria*, in « La descente des oies sauvages sur le sable », ed. Mercure de France (Prix du Jeune Écrivain 1999)

**Nouvelles :**

« Le Baiser du passeur », in *Anthologie de l'Imaginaire*, ed. Rafael de Surtis

« Si loin de dieu », in *Les Chevaliers sans Nom III*, ed. Nestiveqnen

« Le royaume des voiles », in *Les Nouvelles nuits*, ed. Nestiveqnen

« La tisseuse-de-songes », in *Nos Pirates*, ed. Nestiveqnen

**Recueils poétiques :**

*Le Presque-homme*, ed. Encre-et-Lumière

*La Femme foudroyée*, ed. Encre-et-Lumière

*Celui qui marche dans le noir* (Prix du Marathon d'écriture 2000)

*Pour Marie-Laure qui, pas à pas,  
a fait ce voyage avec moi.*

« *Connaître : c'est la joie de toute volonté de lion !* »

« *Celui qui sait les origines anciennes, regardez,  
il finira par chercher les sources de l'avenir  
et de nouvelles origines* »

« *La barque est là, – peut-être qu'elle  
mène là-haut dans le grand néant.  
— Mais qui voudra embarquer  
dans ce "peut-être" ?* »

F. NIETZSCHE

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

*Collection dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépot Légal : octobre 2003

ISBN : 2-910899-82-9

## Chapitre premier :

### Où le destin d'Aplecraf le trouvère est changé par l'amour

À l'heure où Oniriad abaisse ses tentures, de blanches chauves-souris prennent leur envol, et c'est spectacle merveilleux que d'observer leurs vives arabesques au-dessus des toits. Les habitants de cette splendide cité y sont accoutumés, et ne prennent guère le temps de contempler leur danse, sinon quelques noctambules dont l'âme de poète fut réveillée par force chopes et force chansons. Pourtant, les voyageurs ne manquent jamais d'admirer ce ballet dont la grâce est célèbre aux confins du Monde Jaune. Ainsi peut-on voir d'attentives silhouettes, visages tournés vers les cieux, aux fenestres des auberges et des palais jusqu'à ce que résonnent les tambours de l'aube. Les tentures sont alors retroussées sur le sommet du chapiteau, comme jupons de fille légère. Puis le jour se déverse et les chauves-souris disparaissent. Mais elles reviennent, croyez-le, car elles ne s'enfuient nullement. Pendant les quarts montants où le soleil baigne les rues, elles se cachent seulement sous les toits ou sous les poutres de la coupole.

Connaissez-vous Oniriad ? Je ne vous en parle pas par hasard, car c'est ici que mon récit prend source. Il n'est point de plus belle cité. Bien sûr, elle n'est pas seule à se trouver ainsi juchée entre les immémoriales branches d'un arbre-pierre. Son histoire ne diffère guère non plus ; qui se souvient seulement du temps où les plus glorieuses cités du Monde Jaune furent bâties au sommet de ces troncs titanesques, aussi indestructibles que dépourvus de vie ? Qui se souvient du nom de ceux qui scellèrent les pierres fondatrices dans le creux des branchages austères après les avoir hissées (grâce à quelle science oubliée ?) sur ces hauteurs vertigineuses ? Personne, en vérité. Quelqu'un peut-il

même affirmer que son arrière-grand-père garde mémoire du temps où l'on décida, aux quatre coins du Monde Jaune, de pourvoir nos célestes cités de vastes chapiteaux afin d'aider au sommeil de leurs habitants ? Il semblerait que tout ait été construit en même temps, et que les fondateurs de nos capitales aient eu ensemble cette idée que de faire choir un rideau par-dessus les toits pour offrir à leur création un semblant de nuit noire. C'est en même temps un piège, me direz-vous, car qui vit quelque temps en ces lieux où le jour et la nuit se succèdent éprouve de grandes difficultés à dormir de nouveau en plus normales circonstances. Quoi qu'il en soit, nous connaissons tous le caractère immuable et ô combien rassurant de ces villes. Les ponts de corde eux-mêmes, qui descendent en pente douce jusqu'à terre, sont d'un tissage si résistant qu'ils n'ont jamais été changés. Rien ne paraît les entamer : ni le soleil, de son feu continu, ni la neige, ni les tempêtes qui, dans le pire des cas, les font tanguer au point de les rendre impraticables pour les chevaux, chariots et autres transports. Nul ne me contredira, sans doute, si j'affirme qu'un homme normalement constitué parvient toujours à les emprunter, s'il se cramponne fermement, et que les vents, dans ce pays, ne sont pas assez puissants pour vaincre une poigne solide exempte de vertige.

Rien, donc, ne différencie Oniriad de ses sœurs, sinon le sentiment de quiétude rêveuse qu'elle inspire à ceux qui l'approchent. On aperçoit de loin sa silhouette immense, et l'on sait aussitôt qu'il y a grande chance que le bonheur attende derrière ses murailles fleuries. Car, au contraire de ses sœurs dont le socle n'affiche qu'un gris sale veiné du sillage des eaux usées, Oniriad est une femme en robe. Une part de sa renommée tient à ceci que ses remparts furent de longue date transformés en jardins, dont les plantes, sélectionnées à cet effet, retombent sur les murailles extérieures jusqu'à les rendre invisibles. Cette corolle est constituée d'un subtil assortiment de variétés qui lui assure un nombre de fleurs raisonnable en toute saison. En printance, vous concevrez aisément les myriades de couleurs qui peuvent s'y côtoyer. Songez à ce que vous vîtes de plus chatoyant en pleine nature, cette fois assemblé en un seul tableau. Pendant la Brume, les syphletas bleues et ocre prédominent. En froidure, Oniriad est couleur sang, car les roses de neige écarlates recouvrent les murailles.

Oniriad est la cité de l'art et de l'amour. Je me consacrais aux deux avec une égale assiduité. Je vivais seul depuis deux années. Mon père, lui-même trouvère, m'avait initié aux secrets de son art, puis, me jugeant prêt à voler de mes propres ailes, m'avait placé, grâce à ses relations, auprès de la famille royale. Je n'y étais certes pas le seul représentant de ma profession, car le palais, comme la cité dans son entier, regorgeait d'artistes en tous genres : musiciens, jongleurs, joueurs de flajol, montreurs de brohons, acrobates, danseurs, et même quelques dresseurs de cinorius, arpentaient les rues tout au long de l'année. Combien de trouvères se pressaient-ils dans le seul palais royal ? J'en connaissais bien une vingtaine. Ma place avait pourtant de quoi faire des envieux, puisque j'étais le favori de la princesse en personne, à peine âgée de quinze ans. C'était à moi que revenait l'insigne honneur de lui parler quelque récit épique, choisi avec soin dans mes magies-de-papier, tandis que ses femmes la déshabillaient, juste après que les tentures furent tombées, nous protégeant du soleil éternel. Nous autres artistes jouissons de n'être point considérés comme vulgaires mâles ; les hommes et les femmes de noble éducation n'éprouvent pas le besoin de nous cacher leur nudité, car notre regard transcende toute chose. Nous ne connaissons pas le vice. La Beauté est notre seule maîtresse.

Dans le feu de mes dix-huit ans, je profitais bien entendu de cette plaisante superstition pour contempler à loisir les formes fraîches et délicieuses de l'infante. Elle dut surprendre mes regards, mais ne voulut y voir malice. Rappelons, néanmoins, que je faisais assez cas de ma profession pour ne pas me troubler dans mon débit quand, au détour de quelque'une de mes phrases, un tissu glissait devant moi, révélant la blancheur d'un sein ou d'une hanche délicate.

La princesse Déléisse – car tel était son nom – ne riait jamais. Si l'une de mes histoires comprenait un épisode amusant, elle conservait une moue sévère témoignant de son incompréhension. Par contre, dès que mon récit faisait état de sentiments amoureux, ses yeux se levaient vers moi avec avidité, et il n'était pas rare qu'elle m'interrompît pour me demander plus amples précisions sur le visage de mes héros ou sur les mots exacts prononcés par eux. Je les lui improvisais d'autant plus volontiers

que je jouissais du bonheur de la voir s'abriter tout entière, corps et âme, à chacune de mes paroles. C'est grande joie pour un conteur que d'entendre son histoire se ponctuer de murmures et de soupirs songeurs. Après avoir terrassé l'ennemi, le chevalier suppliait-il sa belle de lui accorder un baiser ? Ma princesse penchait le chef et dessinait sur ses lèvres le sourire de ceux à qui le rêve vient de donner des ailes invisibles. La pucelle offrait-elle à son prétendant un rendez-vous secret ? Elle s'inquiétait de connaître l'heure et la disposition des lieux, pour être certaine qu'ils ne fussent point surpris. Les amants étaient-ils trahis ? Son souffle s'amplifiait, elle ne tenait plus en place, si bien que ses suivantes avaient grand-peine à continuer de préparer son corps au sommeil. Parfois même, Déléisse leur demandait sèchement de cesser le temps que s'achève tel épisode captivant de mon récit.

Lorsque j'en avais terminé, elle laissait s'écouler un long silence, dont elle n'avait peut-être pas conscience. Cela n'était pas pour me déplaire, car mon père m'avait appris que la puissance de notre magie était proportionnelle à la stupeur qu'elle suscitait. Un public ébahi était un public conquis. Le silence est gage de notre savoir-faire, plus que les tonnerres d'applaudissements que nous récoltons parfois.

« Ta magie est si douce, Aplecraf..., me disait souvent la princesse. Tu as encor su me guider sur les chemins du rêve. Je vais m'endormir tard, à nouveau, et ce sera par ta faute... »

Et je lui répondais :

« Je suis comblé, princesse, si mes enchantements changent quelques heures de votre sommeil en agréables songes. Vos émotions sont ma récompense. »

Puis je ramassais mon grimoire et me retirais sans me douter une seconde que je m'étais mépris sur ses paroles...

Imaginez de larges vallées, sans arbres ni ruisseaux, pleines d'un sable ocre et d'un grain si épais que le vent ne suffit pas à le soulever. Imaginez de brusques rochers abrupts, parfois même des montagnes, surgissant de l'horizon d'inexplicable façon. À quel caprice divin devons-nous les falaises qui se dressent parmi

ces étendues désertiques ? Des eglis y bâtissent leurs nids, et il semblerait que ce soient les seules créatures vivantes en ces lieux.

Imaginez des souffles puissants et glacés, contraignant le malheureux voyageur à marcher courbé, les doigts gourds, la barbe pétrifiée de gel. Pourtant, la neige ignore ces contrées, comme si le sable aux couleurs du métal suffisait à leur nudité.

Imaginez des routes que nul ne prend qu'à contrecœur, tant on sait que d'étranges folies y sont nées. Certains ne sont jamais rentrés de pareille traversée. On parle à voix basse de goules des sables, rôdant autour des caravanes, se mêlant aux buissons d'épineux. Mais il faut dire que ces lieux inspirent des songes très frappants et que les autres des voyageurs n'ont pas toujours contenu que de l'eau pure. Il est encor question de bien d'autres créatures, et d'histoires à faire dresser, de terreur, les cheveux sur le crâne. Les seuls à s'y rendre par goût sont les artistes et trouvères en quête d'inspiration, et il est vrai que leur désir de neuves magies s'y voit souvent satisfait.

Ainsi sont les Terres Rêvées de Shepelard, qui s'étendent au nord d'Oniriad. Et ne peut-on imaginer que la cité elle-même naquît en son temps du délire d'un homme au sortir de ces territoires ?

Je reconnais bien volontiers que je me plaisais grandement à quelques excursions dans ces vallées redoutées. Je m'y promenais des heures durant, et je crains de vous décevoir en avouant que je n'y rencontrais jamais les magiques créatures que je viens d'évoquer. Cependant, derrière les horizons épurés, mes yeux voyaient des choses... comment expliquer ? Les Mystiques parleraient du Grand Faiseor. Je ne l'appelais pas ainsi. Seulement, mes sortilèges y prenaient une autre dimension. Je les répétais sans cesser de marcher. Je perdais toute notion du temps. En est-il ainsi pour chacun ? Les Terres Rêvées de Shepelard rompaient mon rythme biologique. Je ne savais plus si les quarts descendants étaient proches, où il me faudrait me reposer. Je craignais même quelquefois de mourir d'épuisement sans m'en rendre compte. Car, comment songer à dormir dans pareille splendeur ? Comment espérer seulement fermer l'œil au cœur de cette aveuglante lumière baignant le paysage ? Celui qui est accoutumé à dormir sous les tentures protectrices de la ville est plus que tout autre incapable de se livrer au sommeil. Il m'est

arrivé de passer jusqu'à six quarts consécutifs à errer en ce merveilleux pays, oui, presque deux jours sans éprouver une seule fois le besoin de m'allonger.

Lorsque je rentrais, je commençais par me reposer longuement, que ce fût l'heure ou non. Oniriad jouissait d'une fraîcheur bienfaisante portée par le vent depuis les fameuses vallées, si bien que le sommeil y était réparateur, quel que soit le quart. Enfin, je me vêtissais avec impatience, et choisissais mes nouveaux récits en vue de les offrir à la princesse, lorsque la fausse nuit urbaine serait tombée.

Les trouvères, bien souvent – et en cela les coutumes n'ont point changé – sont libres de leurs journées. L'heure d'exercer leurs talents approche avec celle du sommeil. Le rêve est notre vocation, car il n'est pas de meilleur passeur pour les rivages où règnent les trois sœurs immuables : l'Envie, la Souvenance et la Folie. Nous savons lire les signes, trouver notre chemin dans les brumes de l'esprit. Le halo de nos paroles protège celui qui s'y aventure.

Oncques disposais-je de l'intégralité des deux quarts montants pour mes occupations personnelles. J'étais un artiste, voué à la beauté ; de sorte, on ne me surveillait pas. Je n'allais certes pas baguenauder tous les jours sur les Terres Rêvées de Sheperlard, et je n'avais que peu d'amis dans cette ville où je n'avais pas grandi. Lorsqu'on découvre la vie à Oniriad, les habitants ne sont pas le principal attrait. La cité en elle-même, ses jardins, ses palais, ses rues animées, sont si fascinants que l'on a d'abord le sentiment de ne pouvoir en épuiser les plaisirs en toute une vie de temps.

Nous nous trouvions à trois jours de marche de la côte nord, et, cependant, dès la levée des tentures, des aqueux investissaient le marché avec leurs étalages de poissons frais. Comme je m'en étais étonné, on m'avait expliqué que ce commerce était ici si rentable que nos cousins aquatiques à la peau écailleuse élevaient des races de chevaux assez rapides pour traverser les Terres Rêvées de Sheperlard en seulement deux quarts. Les nobles animaux, chargés de la précieuse denrée, mouraient souvent d'épuisement

avant les ponts de corde d'Oniriad, mais cela importait peu aux impassibles aqueux dont les sacoches étaient pleines de l'aliment le plus couru de notre ville. Le plus pauvre d'entre eux était sûr, dès lors, de récolter assez de broms pour acheter un troupeau entier, si tel était son plaisir. Mais les aqueux ne sont pas idiots et, sauf spécimen pouvant enrichir les lignées de leurs propres élevages, ils se satisfaisaient en général d'un paisible mulot pour effectuer leur retour vers la mer. Certains racontaient que les tranquilles montures à usage unique étaient ensuite abattues et dégustées par ces familles aux crânes lisses et aux yeux blancs. Mais on ne pouvait vérifier ces rumeurs, et les aqueux étaient trop inquiétants pour que nul ne songeât à leur demander la vérité sur ce sujet. On se contentait d'acheter leur poisson en évitant de croiser leurs regards dont l'absence de pupille mettait mal à l'aise. Du reste, sachant ce que leur morphologie singulière inspirait, il était très rare que l'un des leurs quittât plus d'une journée son village natal. Contrairement aux autres races du Monde Jaune, les aqueux vivaient toujours entre eux, regroupés en communautés sur les rives nord de l'océan.

La beauté était partout, à Oniriad. Même les ruelles souterraines creusant l'immense socle étaient agencées de fort belle manière, sous de si puissants flambeaux que l'on aurait pu se croire en pleine surface. Les joailliers, dont les marchandises gagnent à être vendues sous de scintillantes lumières, ne dédaignaient pas s'y installer. Des spectacles étaient donnés jusque sur les places publiques les plus profondes. Du reste, les rondes de soldats y étaient aussi régulières qu'en surface.

L'attraction principale, à l'évidence, restait cependant le tour des remparts. On s'y promenait à toute heure, même lorsque les tentures tombaient jusque par-dessus les haies, et les amoureux affectionnaient les bancs de pierre sous les sigamors.

Moi-même, je m'y étais plus d'une fois attardé, goûtant la fraîcheur de leurs ombres en douce compagnie lorsque le soleil était roi, ou profitant de l'obscurité propice lorsque les lumières célestes étaient condamnées à taper sur les épais tissus de la coupole.

Car, riche de temps libre, je m'adonnais sans compter aux joies légères de l'amour. Mon jeune âge me portait naturellement vers la douceur de ces mots et de ces caresses échangés sans témoins, de ces promesses aussi convaincues qu'éphémères.

D'assez jolie figure, de carrure honorable pour un trouvère, j'étais par ailleurs fort de quelques tours propres à ma profession. J'étais rarement en manque de partenaires pour ces étreintes peu sérieuses.

Jusqu'alors, je n'avais ainsi badiné qu'avec de jeunes humaines, et il ne m'était jamais venu à l'esprit de m'intéresser à une autre race que la mienne. Si tout le monde savait qu'il se trouvait des amateurs, il n'en restait pas moins que c'était là une pratique proscrite par la loi. Aucun mélange entre humains et solaires ne devait avoir lieu. À l'époque, les écarts étaient sévèrement punis, presque toujours par la mort des deux coupables.

Depuis des temps immémoriaux, les deux races vivaient ensemble entre les murs fleuris d'Oniriad. Les humains détenaient les clés du pouvoir, mais, au fil des dynasties, bien peu d'abus raciaux étaient venus rompre l'harmonie de la paisible cité. L'entente, dans l'ensemble, avait toujours été cordiale. Les solaires ne se trouvaient point malheureux et vivaient sans se plaindre de plus modeste façon. Noblesse et bourgeoisie étaient humaines, quand les solaires constituaient la plus grande part de la plèbe. Était-ce la faute de leur proverbial manque d'ambition ? Sans doute, car cet état était commun à la majorité des grandes cités. Les solaires, également surnommés les "papillons" ou les "passagers", n'étaient au pouvoir que dans les royaumes où nul n'était là pour le leur disputer.

Les affaires d'ordre matériel ne retiennent jamais leur attention. Ils sont étrangers aux notions de propriété, d'avarice ou de vol. À l'époque, ils étaient beaucoup plus nombreux que maintenant, et auraient pu tenter quelque action ou revendication. Au lieu de cela, ils ne songeaient qu'à vivre intensément les émotions que leur offrirait leur courte vie. Car les solaires doivent payer le prix de leur beauté : adultes au même âge que nous, rares sont ceux à dépasser les quarante années de vie. À peine ont-ils fêté leurs trente ans que leur vieillesse débute, pour les emporter sans tarder. Il est bien vrai de dire qu'ils ne sont que "passagers".

Vous le savez, ils ont fort belle allure. La taille fine, la peau cuirvée, le visage anguleux, le regard intense et une chevelure presque toujours blanche les caractérisent. Ils sont les plus proches parents des hommes, et, cependant, nous les méconnaissions.

Moi-même, ils ne m'intéressaient guère avant de rencontrer Quadrilba.

Elle faisait partie des suivantes de la princesse. Quand débuta-t-elle dans ses fonctions ? Je l'ignore, mais je ne puis me résoudre à penser qu'elle fût là depuis le premier jour. Comment aurais-je pu manquer de la remarquer ? Une Déléïsse entièrement nue, je le confesse sans rougir, était bien fade aux côtés d'une Quadrilba vêtue de la sobre tunique réservée aux domestiques. De la seconde où je surpris la beauté de son visage, tandis qu'elle coiffait avec lenteur la princesse attentive, je n'eus plus le moindre regard pour les formes autrefois appréciées de l'infante.

La première fois qu'il me fut donné de la voir, frappé par la lumière de ces traits et de ces pupilles aussi douces que mystérieuses, je manquai me troubler dans le fil de mon récit. Le sortilège par lequel je domestiquais les songes de Déléïsse fut sur le point de se rompre, et je ne dus mon salut qu'à une connaissance instinctive des incantations auxquelles je me livrais. J'avais à peine de métier pour ne pas me trahir. Je retins de justesse le soupir qui effleura mes lèvres lorsque vint l'heure de se retirer pour Quadrilba et les autres suivantes. Je fus même tenté de cesser de parler, contre mon habitude, le temps que les quatre jeunes filles se retirent. Je continuai de parler mais ne pus m'empêcher de les suivre des yeux. C'est à grand-peine que je terminai le travail pour lequel la princesse m'employait, et je ne serais pas étonné que les songes que je lui offris aient été de médiocre qualité.

J'étais tout juste sorti de la suite de l'infante que j'interrogeais discrètement un domestique sur le nom porté par la splendide suivante de Déléïsse. Je mis dans ma question assez de désinvolture pour que nul ne songeât à y voir malice, et c'est muni des trois précieuses syllabes que je partis m'abandonner à ma rêverie sur les remparts d'Oniriad. Quadrilba...

Je n'ignorais pas que le sommeil me serait interdit, tout au moins pour le premier quart descendant. On dit parfois que deux sortes de gens échappent à cette loi de la nature qui voudrait que l'on goûte au repos pendant les quarts descendants : les artistes et les amoureux. J'étais les deux à la fois. Tous les êtres vivants de la création dormaient déjà, ou s'apprétaient à le faire mais j'étais occupé à trier ce que me suggéraient ma raison et mes sens.

Bien sûr, devant ce flot soudain d'émotions, je m'attachais à me raisonner, habitué que j'étais à gérer pour le mieux les plaisirs qui se présentaient à ma porte. Les inclinations premières du corps ne sont pas toujours les meilleurs chemins vers la satisfaction des sens. Il y avait grand danger à faire fleurir dans mon cœur de troubles espérances ayant pour objet une solaire attachée à la princesse.

Que n'aurais-je donné pour me convaincre que ces pensées étaient vulgaires fougades ! Hélas, elles n'étaient que trop véritables, et rien ne semblait les vouer à l'éphémérité qui aurait grandement arrangé mes affaires. Pour la première fois de ma vie, je me voyais incapable de lutter contre un penchant de mon âme. Je pressentais qu'il me mènerait à ma perte, et, cependant, ne pouvais me contraindre à le bannir de mes pensées.

J'avais pris soin de me placer à l'écart du passage pour débattre en silence de cet impérieux coup du sort. Pour quelque observateur caché dans les ombres des plantations, j'aurais en tout point ressemblé à ces jeunes gens venus muser sous la fraîcheur des tentures, ou à ces aventuriers arpentant les remparts en quête de douceurs fugitives, sinon illégitimes. Malheureusement, si mon visage, par habitude, n'en trahissait rien, un terrible combat se livrait en moi, où la peur et l'excitation se le disputaient.

Tout à cette cuisson, je perdis la notion du temps, et grande fut ma surprise de voir les tentures remonter le long des poutres et arceaux, laissant tomber sur les remparts puis sur les toits les rayons de vive lumière. Prenant conscience de ma trop longue rêverie, je m'en retournai à contrecœur vers mes appartements où je me forçai à quelques heures d'un repos malaisé.

Je vis venir les soirs suivants avec une anxiété croissante. Je redoutais de plus en plus l'instant où mon regard embrasserait la beauté de la solaire. En conséquence, je me mis en peine de ne jamais poser les yeux sur elle. Je me concentrais de toutes mes forces sur la personne de l'infante à qui s'adressaient mes magies, mais, immanquablement, la main de mon aimée passait devant Déléïsse, esquissant une danse d'oiseau couleur de sable avant de disparaître dans les cheveux de la princesse. Aussi fugace que fût cette interruption, je me prenais à trembler et

devais lutter avec violence contre le désir de m'interrompre et de me plonger dans la contemplation de Quadrilba que je devinais, rayonnante, dans l'angle de ma vision.

La princesse remarqua-t-elle les efforts manifestes que je faisais pour conserver le fil de mon récit et pour attacher mes regards à sa seule personne ? J'étais bien trop occupé à domestiquer mes passions pour m'apercevoir de changements dans son comportement. Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais certes été plus attentif.

Ces séances étaient devenues de tels cauchemars que je songeai presque à abandonner ma confortable position dans le palais d'Oniriad. Un seul obstacle, qui n'avait rien à voir avec les avantages inhérents à mon état de trouvère royal, me retenait véritablement de le faire : l'idée de m'ôter ainsi tout espoir de poser les yeux sur la splendeur de Quadrilba, si le désir en devenait trop pressant. La torture qui m'attendait loin d'elle n'était-elle pas plus terrible ?

Il était clair que je n'avais pas droit à l'erreur devant Déléisse ; aussi commençai-je à fomenter des plans pour m'entretenir seul avec celle qui faisait battre mon cœur comme nulle autre avant elle. Oublieux des lois et des risques encourus, je me mis à rêver d'une entrevue avec Quadrilba.

C'est alors, tandis que le tiède mois de noke touchait à sa fin, qu'apparut au palais cet étranger qui devait changer ma vie.

Je sus qu'il était arrivé bien avant de le croiser moi-même, car on parlait beaucoup de lui, aussi bien parmi les nobles que les petites gens et toutes sortes de domestiques. Il ne passait pas inaperçu, accompagné de son ami montorin et de ses deux énormes chiens jaunes.

Les montorins n'étaient pas fréquents à Oniriad. Ces derniers vivaient pour une bonne majorance dans de hautes montagnes dont ils n'aimaient guère s'éloigner. Pour leur force colossale, bien des hommes peu scrupuleux avaient abusé de leur gentillesse et de leur naïveté de montagnards sans soucis. De mauvaises rencontres avaient scellé le destin d'un grand nombre de ces douces créatures, et c'était toujours avec répugnance que les mères voyaient s'éloigner les plus hardis de leurs enfants vers la cruauté du monde extérieur.

De fait, on les connaissait peu dans bien des contrées du Monde Jaune. Tout comme les aqueux, il n'était pas rare qu'on vît en eux un mélange impur entre l'humain et l'animal. Ce sont à présent des idées beaucoup moins répandues, mais, à l'époque, leur très grande hauteur (le plus petit d'entre eux mesurait bien deux galops), leurs mains à trois doigts et leurs larges sabots avaient de quoi frapper les imaginations. Ainsi traitait-on souvent comme des monstres ces créatures pour la plupart si paisibles.

Pendant, on murmurait au palais que ce spécimen était fort bien armé et paraissait tout disposé à user de sa force si quelqu'un s'avisait de s'en prendre à lui ou à son énigmatique compagnon. Il veillait sur ce dernier avec autant de zèle que les deux chiens jaunes. Nul n'avait jamais aperçu dans la région animaux de pareille stature. Bien que dépourvues d'écailles comme leur cousin à sang froid, les deux bêtes atteignaient presque la taille d'un authentique cinorius. Entre autres différences, leurs gueules étaient plus larges, et leurs queues, très courtes, n'étaient pas ornées de dangereux piquants. Leur maître les promenait sans vergogne à travers le palais, les menant partout avec lui, fort d'un ascendant sur eux qui faisait dire à certains qu'il usait de magie pour se faire pareillement obéir. C'était là une petite équipée qui ne laissait pas indifférent, et son originalité amusait les uns quand elle effrayait les autres. Il ne se trouvait pas, en tout cas, d'âme assez déraisonnable pour venir importuner ces nouveaux venus.

Je connaissais déjà tous ces détails à leur propos quand, à ma grande surprise, la princesse Déléisse en personne émit le souhait de m'entretenir des raisons de leur visite, après que j'eus terminé de lui conter une légende particulièrement pieuse. Je me souviens que je venais d'achever mon récit par ces mots :

« ... Et c'est ainsi, princesse, que naquirent les pluies. Car aujourd'hui encor, lorsque Soleil est convoqué par le Grand Faiseor, les fées de l'eau profitent de son absence pour s'amuser dans le ciel, et le monde reçoit leurs éclats de rire mouillés. »

Comme à son habitude, l'infante laissa s'écouler un long silence pensif. Je me taisais, sondant la profondeur de mon effet, comme celui qui jette une pierre dans un puits et guette l'instant où elle rencontrera l'eau tapie sous l'obscurité. Quadrilba, à mon grand soulagement, avait quitté la pièce quelques minutes plus tôt, me laissant libre de mes regards.

Enfin, la princesse me posa cette question :

« Aplecraf, crois-tu de tout ton cœur au Grand Faiseor ? »

Je me savais en terrain dangereux. Un trouvère ne doit jamais détacher ostensiblement sa magie de la foi. Plusieurs d'entre nous avaient été sanctionnés ou martyrisés pour les trop grandes libertés qu'ils avaient prises avec la religion de leurs protecteurs. Oncques m'empressai-je de répondre :

« De tout mon cœur, princesse, il est vrai.

— Fais-tu tiens ses sept préceptes sacrés ?

— Je les fais miens, princesse.

— Tu penses, comme moi, qu'il est bien Celui-qui-nous-a-donné-la-lumière-pour-vivre.

— Il est celui-là, en effet. Il est Celui-qui-a-mis-chaque-chose-où-elle-devait-être. »

La princesse se tut, satisfaite de ma réponse. Par bonheur, j'avais assez fréquenté les Temples pour connaître les phrases clés de la religion dominante du Monde Jaune. Cela était prudent de ma part, car en ces temps-là, la liberté de culte était une idée parmi les moins partagées.

Déléisse daigna enfin me montrer où nous menaient ses questions :

« Nous savons que les choses sont ainsi, et que cela est bien, n'est-ce pas ? Sache qu'il y a dans ce palais un homme, un voyageur du nom de Théodulf de Sapre, qui prétend aller voir ce que recèle le Monde Obscur. Crois-tu, Aplecraf, qu'un homme a le droit de mettre à nu ce que cache la Grande Ténèbre ? Crois-tu que le Grand Faiseor ne fera pas rugir sa colère s'il apprend que ses créatures entendent dépasser la frange crépusculaire ?

— Votre Altesse, pardonnez-moi, mais je ne comprends pas. On dit pourtant que certains aventuriers se sont déjà rendus dans le Monde Obscur, même si la plupart n'en sont jamais revenus. On raconte par ailleurs que les Sentinelles y font de régulières excursions. Le Grand Faiseor n'en a jamais retourné son mécontentement contre le monde entier. Cet étranger est-il différent ?

— Il l'est. Son intention, en vérité, est de dresser une carte complète du pays de la nuit, d'identifier et de répertorier tout ce qui peut y vivre. Il demande à mon père de lui apporter son concours pour cette expédition qui durera de longues années. Il

avance en retour que de grandes richesses pourraient bien y être cachées, et appartenir à celui qui aura l'audace de les aller chercher. Le roi hésite sur la marche à suivre, et m'a demandé conseil alors qu'il me laisse d'ordinaire à l'écart de toute décision politique. Je ne sais que lui répondre. Qu'en penses-tu, Aplecraf ? Ce projet tient-il du blasphème ? »

Je me l'avouai assez vite : je trouvais l'idée séduisante, peut-être à cause de l'état de sensibilité extrême qui était le mien depuis ces derniers jours. Cependant, il me fallait être prudent, et préserver mes intérêts. C'est ainsi que je répondis :

« Je pense que cet homme n'est pas raisonnable. Je pense que si le Monde Obscur recèle des richesses, celles-ci ne nous appartiennent pas. Le Grand Faiseur les a données à la nuit pour qu'elles y demeurent en attendant peut-être le jour annoncé où l'homme, lavé de ses péchés, verra le soleil étendre le royaume du vivant. Mais avant ce jour, toute tentative est vouée à l'échec. Je pense que le roi votre père perdrait son temps et son argent en voulant apporter son soutien à pareille entreprise. »

La princesse soupira :

« Tu as raison, Aplecraf, et je tiens ton conseil pour plus objectif que celui des Mystiques avec lesquels je me suis déjà entretenue du sujet. Ta vision est celle d'un sage. Nous avons d'autres priorités. Il convient de ne pas se prêter à ces enfantillages. Les chasses au trésor ne concernent pas ceux qui ont à charge un royaume et ses habitants. »

Enfin, je me retirai, flatté de la considération que me prêtait la princesse. Si mon cœur avait été moins tourmenté, je me serais félicité de savoir ma position sociale si confortablement assise.

Un autre sentiment encor me barrait le chemin vers cette allégresse : le sourd regret d'avoir contribué à mettre fin aux rêves de l'étranger.

Mais aucune pensée ne s'attardait dans mon esprit sinon celles que m'inspirait la douce Quadrilba. Toute autre préoccupation s'effaçait en quelques minutes à peine. Je cessai donc très vite de m'inquiéter des conséquences malheureuses de mes paroles sur le destin de cet homme que je ne connaissais pas.

Pourtant, il était dit qu'il se rappellerait sans tarder à mon souvenir.

Le lendemain, alors que je venais de présenter à la princesse quelques songes rendus maladroits par la présence de sa délicate suivante, je restai plusieurs heures étendu sur mon lit, dans l'incapacité de trouver le sommeil. Je refusais pourtant de m'aller promener encor sur les remparts de la ville. Mes peines, loin de s'y apaiser, s'exaltaient davantage. En outre, je risquais de rencontrer là quelque ancienne conquête à qui parler eût été au-dessus de mes forces.

Dans mon tourment, je décidai d'aller goûter sur ma terrasse la tiédeur de cette fausse nuit.

Mes appartements étaient clairs, et bien afenestrés. Je disposais de plusieurs balcons, donnant sur les jardins intérieurs du palais.

Comme toujours, par le fait des lourds tissus qui recouvraient la ville, l'air était immobile, et le parfum des roses qui ornaient les allées restait comme suspendu, incapable de fuir sur le dos d'aucun souffle de vent. Parfois, l'odeur en devenait presque écœurante tant elle était concentrée.

Je m'accoudai à la balustrade, non sans un long soupir, et plongeai mon regard dans la pénombre. Hélas ! Il n'y avait là nulle délivrance pour mon cœur qui s'empressait de dessiner sur ce paysage obscur les traits adorés de Quadrilba. Et les fontaines qui, plus loin, luisaient du faible éclat de l'eau, devenaient les pupilles de celle que je chérissais, tandis que les voûtes de feuillages tombant de la terrasse voisine figuraient son abondante chevelure.

Je fus tiré de ma rêverie par des pas qui, juste sous ma fenestre, sonnèrent sur les dalles d'une petite allée. Presque malgré moi, je tendis l'oreille, et entendis des voix qui devisaient avec prudence. Cerné d'une obscurité favorable, je ne craignais pas d'être surpris dans mon indiscrétion. Je me penchai un peu plus afin de mieux saisir le sens des mots qui montaient jusqu'à moi.

Je pensai tout d'abord à quelque rendez-vous amoureux, mais fus très vite tenté d'écarter cette hypothèse en constatant les mâles intonations des deux voix. Voici ce que les deux invisibles personnages se disaient :

« Eh bien, crois-tu vraiment que nous ayons la moindre chance ?

— Non, mon ami. Trop de dévots hantent cette ville. Je sens qu'ici encor, de lourds soupçons pèsent sur nous...

— Il est vrai, et je crains ces magies qui peuvent lire dans les cœurs. Le roi n'a-t-il pas dans son entourage un magicien qui ait pu lui révéler la vérité sur notre compte ?

— Ne dis pas de bêtises, Trémégor.

— Je sais ce que tu penses. Tu es aveugle dès qu'il s'agit de cela. Moi, je te dis que notre secret a peut-être déjà été percé à jour.

— Bien, mon ami. Dans ce cas, il t'appartient de redoubler de vigilance. Pour ma part, et bien que ma bouche soit remplie de mensonges, je m'en vais continuer de quester ce dont nous avons besoin.

— Et si j'ai raison ? Si nous sommes découverts ?

— Si cela puit te rassurer, va-t'en prévenir les autres que nous devons peut-être fuir la ville. Mais sois sans crainte. Le roi est plein d'hésitation, mais je ne crois pas qu'il soit dangereux. Tu connais mon impatience, Trémégor. Tu sais depuis combien de temps j'attends cela. Je veux qu'Oniriad soit notre dernière étape. Lorsque nous aurons tout, nous nous mettrons enfin en route, et rien ne pourra plus nous arrêter. Entends-tu ?

— Qu'il en soit ainsi, Théodulf, mais n'oublie pas d'être prudent. »

Les deux silhouettes, qui avaient stationné près de moi sans une seconde soupçonner ma présence, disparurent derrière un immense buisson, me laissant à mes interrogations. Je n'avais rien compris à ces paroles, et me demandais bien ce qui venait de se tramer devant moi. Quel était ce secret que partageaient les deux compères ?

Ils m'avaient en tout cas distrait quelques instants de ma peine. À ce titre, je leur savais gré d'avoir choisi pour converser ce lieu qu'ils avaient cru tranquille.

Je m'en retournai sur ma couche, satisfait d'avoir enfin approché le fameux étranger, ce Théodulf de Sapre dont j'avais malgré moi contrarié les obscures espérances.

Déléisse possédait de très charmants atours, et tous les jouvenceaux du palais se seraient damnés pour se trouver à ma place, ne fût-ce qu'une seule fois, lorsqu'on la déshabillait devant moi, au fil des magies dont je berçais son imagination. Cependant, mes yeux passaient au travers d'elle pour s'attacher

aux fugaces visions de Quadrilba que je m'autorisais de plus en plus. Car j'avais appris à me contrôler lorsque, d'aventure, mon regard était capturé par son indescriptible beauté.

Elle était, parmi les suivantes de la princesse, la seule solaire. Cela n'avait rien d'extravagant. Ce rôle ne pouvait être tenu que par des pucelles, et les solaires étaient toujours si pressées de vivre qu'il était rare que leur virginité fût conservée jusqu'à cet âge. Savoir que Quadrilba n'avait pas connu d'homme, je dois l'avouer, contribuait à accroître mon trouble.

Depuis ma conversation avec la princesse, je prenais garde de ne lui servir que magies-de-papier louant le Grand Faiseor. Ainsi lui fablai-je comment Il avait déposé la Lumière de ce côté-ci de la terre, afin que les hommes puissent vivre, et la Grande Ténèbre de l'autre côté, afin que les hommes n'oublient jamais que le Mal existe et peut à tout moment déferler sur eux s'ils ont le malheur d'ouvrir leur cœur à l'obscurité. Une autre fois, je lui racontai pourquoi Il avait voulu que la terre soit plate et cernée de l'Océan Terrible, où nul ne pouvait s'aventurer sans périr noyé ou dévoré par des monstres. La princesse n'avait jamais vu la mer, et il lui plut que je lui fisse le récit de ce roi qui, jadis, avait eu la prétention de bâtir un pont par-dessus l'Océan Terrible afin de découvrir ce qui se trouvait au-delà. Les travaux avaient déjà progressé sur deux cents galops lorsque le roi, présumant de son succès, avait fait donner une grande fête sur les premières longueurs du pont ; mais, alors que les réjouissances battaient leur plein, les piliers soutenant l'édifice, heurtés par d'invisibles créatures, s'étaient effondrés, si bien que tout ce beau monde avait fini au fond de l'eau. Peu de temps après, le pays avait subi d'interminables pluies, et l'océan en crue avait inondé les terres de ce roi qui avait défié l'œuvre du Grand Faiseor.

La leçon de cette légende était belle et fort à propos. Pourtant, la princesse s'en trouva moins émue que de celle du jeune aqueux qui, afin d'apporter la richesse à ses parents, leur avait désobéi en s'éloignant trop des côtes sur sa frêle embarcation. Le Grand Faiseor, prenant pitié, avait daigné l'épargner jusqu'à un îlot inaccessible, même pour la nef la plus solide. Il avait alors contraint l'enfant d'y accoster, et ne l'en avait jamais plus laissé repartir. Les pescheors aqueux racontent que ceux qui, au mépris du danger, s'aventurent assez loin en mer perçoivent

encor les appels déchirants de l'enfant naufragé auquel nul, jamais, ne pourra porter secours. On dit aussi que ses parents, depuis lors, remontèrent toujours assez de poissons dans leurs filets pour s'assurer une vie confortable jusqu'à la fin de leurs jours. Le Grand Faiseor, dans sa bonté, avait accepté que l'enfant ne se fût pas sacrifié pour rien.

Je venais de terminer ce récit lorsque, certain que la princesse était entière sous le charme, je m'offris l'immense joie d'un regard pour Quadrilba. Je fus bouleversé : pour la première fois, elle semblait prêter attention à ma présence et à mes mots.

Je la surpris en train de m'observer, et ses yeux étaient emplis de songes.

Je ne pouvais plus attendre. Il me fallait voir Quadrilba seul à seul. Qu'elle pût refuser de m'aimer ne m'inquiétait pas. Il me semblait que le seul fait de lui parler me soulagerait de mon fardeau le plus pesant. Rien ne pouvait m'être pire que l'incertitude dans laquelle je me trouvais.

Mais pour cela, j'avais besoin de complicités, car il n'était pas question de me montrer en compagnie d'une solaire.

Je descendis en ville, de la façon la plus discrète, dès que les tentures furent tombées jusqu'aux remparts. Les rues n'étaient plus éclairées que de quelques flambeaux, et je me rendis en hâte à une auberge de ma connaissance, profitant que presque tous ceux que je croisais avaient l'attention tournée vers les premiers vols de chauves-souris blanches qui ornaient le ciel.

Je ne perdis pas de temps en discours inutiles. J'exposai sans détour mes intentions à l'aubergiste, dont la discrétion était connue, et payai grassement son silence. Son rôle se limitait à ne pas s'étonner qu'une solaire exprimât le désir de monter dans la chambre où je me tiendrais déjà. L'aubergiste ne se permit pas le sourire entendu auquel je m'attendais. Visiblement, il était accoutumé à ce genre de services et devait savoir que ses clients n'appréciaient guère de se sentir jugés par le regard de celui qu'ils enrichissaient. Je m'en trouvai un peu plus à l'aise. Je songeai que je n'étais certainement pas seul dans ma situation, et que les mélanges de race avaient des amateurs, même parmi des

personnages infiniment plus importants que moi. Je n'étais qu'un modeste trouvère. Qui prêterait attention à moi ?

Je m'en retournais par les ruelles souterraines les moins fréquentées lorsque j'avisai devant moi trois marauds qui me tournaient le dos. Les gaillards, vêtus de longs mantels gris dépeñaillés, complotaient quelque mauvais coup, car ils prenaient garde de se dissimuler à la vue de ceux qui pouvaient arriver face à moi. À la façon dont ils se tenaient tous trois, il paraissait évident qu'ils dissimulaient des armes et s'apprêtaient à s'en servir.

J'allais rebrousser chemin, comme me le conseillait la sagesse, lorsque l'un d'eux remarqua ma présence. Je me mis en peine de conserver une démarche naturelle et, faisant mine de ne leur prêter aucune attention, poursuivis ma route d'un air dégagé. Leur cible devait être proche, et, sans nul doute, s'ils n'avaient craint que mes cris n'éveillent les soupçons de celui qu'ils attendaient, ils m'auraient volontiers détrossé. Au lieu de cela, ils me laissèrent aller.

Je retins ma respiration jusqu'à ce que j'eusse tourné à l'angle de la rue. C'est alors que je me trouvai nez à nez avec deux individus, de bien plus noble allure, qui venaient face à moi. J'eus tôt fait de les reconnaître. L'un d'eux était un montorin, et deux énormes mâtins jaunes les suivaient en trotinant. Celui qui menait la marche était de belle stature, convenablement armé, et vêtu de tissus qui pouvaient fort bien présager d'une bourse bien garnie.

La petite embuscade que j'avais devinée leur était destinée. Théodulf de Sapre et son compagnon allaient se faire trancher la gorge, car la surprise de l'attaque leur ôtait tout espoir de se défendre, si seulement ils en étaient capables.

En d'autres temps, fidèle à la devise des artistes qui est de ne jamais se mêler d'affaires risquant de les placer en fâcheuse posture, je les aurais abandonnés à leur destin. Cependant, j'avais assez approché les deux personnages pour m'en trouver intrigué, et je me sentais une dette envers eux après les conseils peu généreux que j'avais soufflés à la princesse. Je me dis, à tort, qu'il suffisait de leur glisser un mot pour les prévenir, qu'ils m'en remercieraient, et que nous serions quittes.

Je m'arrêtai à leur hauteur, et m'adressai à eux en ces termes :

« Messires, je vous prie de m'excuser, je ne vous importunerai pas longtemps. Je souhaite seulement vous dire de bien vous

garder de marcher plus avant, car il y a très près d'ici un certain groupe de personnes qui vous veulent du mal, ainsi sans doute qu'à vos bourses. Je les ai surpris qui, se tenant à couvert, s'apprêtaient à fondre sur le malheureux qui croiserait leur chemin. »

Les deux hommes m'écoutèrent sans mot dire puis le montorin, à ma grande surprise, me saisit par le col et me souleva de terre. De l'autre main, il me plaquait contre le mur. Alors, celui qui se nommait Théodulf s'avança et me dit :

« Merci pour tes conseils, mon ami, mais n'es-tu pas un artiste ? »

Pour toute réponse, autant étouffé par la poigne du géant que par la stupeur, je balbutiai :

« Si... si... j'en suis un... »

— Et depuis quand les artistes se mêlent-ils des affaires d'hommes en armes ? » demanda-t-il, soupçonneux.

« Je... Je voulais seulement vous prévenir... Il ne devait rien m'en coûter... »

Mais le montorin ne desserrait pas sa prise, et me fixait de son regard placide. L'humain, nullement pressé par le mauvais voisinage dont je l'avais averti, poursuivait son interrogatoire avec arrogance :

« Mon ami et moi avons beaucoup voyagé. Or nous n'avons rencontré, parmi les gens de ta profession, que vils personnages, parfois mauvais et hypocrites, toujours couards et égoïstes. Pourquoi donc un trouvère, dans la ville la plus confortable de toutes, voudrait-il nous apporter son aide ? Je vais te dire ce que pense intimement mon ami montorin qui te serre en cet instant affectueusement la gorge ; il pense que tu n'es pas sincère, et que, pour une raison que nous ignorons, tu veux nous tendre un piège. Vois-tu, je vais avoir beaucoup de mal à le convaincre du contraire, parce qu'il est d'une race très douce, certes, mais aussi très têtue... »

Je n'avais jamais de ma vie été menacé de mort aussi directement. Mon existence, comme tous ceux de mon métier, n'avait guère l'occasion de se trouver traversée de pareils périls. Si je l'avais souhaité, j'aurais même pu ne jamais sortir de l'enceinte du palais, ne me mêler à aucune foule. J'aurais pu vivre éternellement à l'abri, fort de la vénération portée par les grands

aux magies en ma possession. Or me voilà au fond d'une noire ruelle, à quelques pas d'assassins à l'affût, prêt à me faire arracher le chef par un montorin sans pitié. Je regrettais alors l'imprudence que j'avais commise en m'adressant aux deux étrangers !

Persuadé d'être sous peu mis à mort, je décidai dans ma panique d'avouer la vérité. Peut-être ses accents me sauveraient-ils ? Voici ce que j'expliquai en hâte à mes agresseurs :

« Je vais tout vous dire, Seigneur... Vous avez raison, je ne suis pas complètement innocent, mais je ne suis pas coupable des crimes dont vous m'accablez. Je sais qui vous êtes, car je travaille au palais. Je suis le trouvère favori de l'infante Déléïsse en personne. Vous êtes Théodulf de Sapre, et vous êtes venu demander de l'aide pour une expédition que vous envisagez de mener dans le Monde Obscur... »

Cette fois, l'étreinte du montorin se relâcha quelque peu. Il était aussi étonné que son compagnon. Fort de ce progrès, je continuai :

« Il y a deux jours de cela, la princesse, qui me tient en grande estime, a sollicité mon conseil au sujet de ce qu'il convenait de répondre à vos attentes, son propre père le roi ne sachant quelle conduite adopter devant votre proposition. Je vous l'avoue à regret : je n'ai envisagé que mon intérêt et lui ai soufflé de ne point porter de crédit à ce projet insensé. Cependant, je n'ai pas ajouté qu'il s'agissait d'un blasphème, comme elle aurait peut-être aimé l'entendre, car, au fond de moi, votre idée me plaisait. Hélas, je suis responsable du refus qui vous a été opposé ou qui ne manquera pas de l'être. Voilà pourquoi, voyant que vous étiez l'objet d'une félonie, je me suis senti assez redevable envers vous pour vous en avertir. Ceci est la plus stricte vérité, je vous le jure sur ma vie. »

Théodulf de Sapre et son compagnon se regardèrent, puis le montorin me déposa à terre sans toutefois me lâcher. Théodulf sortit de son fourreau une courte épée au manche incrusté de pierres, et me la glissa sous la gorge. Je crus mon heure venue et adressai ma dernière pensée à la divine Quadrilba qu'il ne me serait jamais donné de serrer dans mes bras. Mais au lieu de me tuer, Théodulf dit à son compagnon :

« Va donc voir s'il dit vrai ! »

Le montorin ôta sa main de mon col qui, définitivement froissé, garda la forme grossière de ses trois doigts puissants. Avant de s'éloigner, il m'interrogea sur le nombre de ceux qui se tenaient au bout de la rue.

« Trois ! » répondis-je sans hésiter.

Le montorin siffla les deux chiens, leur intima un ordre incompréhensible dans sa langue natale, et se dirigea avec eux vers l'angle de la rue.

Ni Théodulf ni moi-même ne vîmes rien de ce qui se déroula ensuite, mais nous étions tout ouïe. Il y eut un cri, puis de féroces grognements, et encor d'autres cris, pleins de douleur et d'épouvante. Des métaux s'entrechoquèrent. Assurément, le montorin usait du mail de guerre qu'il portait à la ceinture. Ceci ne dura qu'une minute, et le montorin revint vers nous d'un pas tranquille, toujours suivi de ses frères d'armes canins. Son mail était rangé, mais les gueules des chiens étaient rouges de sang.

« Il disait la vérité ! » lança-il simplement. Ces paroles m'apportèrent un grand soulagement, car j'y entrevoyais peut-être mon salut.

« Tu avais raison, Trémégor, répondit l'humain en rangeant son épée. Nous nous sommes déjà faits des ennemis. Nous devons prendre garde. »

Enfin, Théodulf se tourna vers moi et me présenta un sourire courtois, comme si rien ne s'était passé :

« Désolé, mon ami. Nous sommes toujours quelque peu soupçonneux. J'espère que vous le comprenez. Nous n'avons guère l'habitude d'être secourus, encor moins par les gens de votre espèce. Je suis bien aise, croyez-le, que vous ayez commencé par nous nuire. Cependant, je n'en suis pas moins étonné que votre conscience ait été assez forte pour vous mettre dans cet embarras. Encor étiez-vous loin de vous douter de ce qui vous attendait. Quoi qu'il en soit, je suis ravi de notre rencontre. Vous avez voulu nous apporter une aide dont nous aurions certes pu nous passer, mais vous nous avez livré de précieux renseignements sur les intentions des monarques de cette cité. Nous voilà quittes. Adieu donc, et que le soleil vous soit clément... sire ?

— Aplecraf, Seigneur... Aplecraf.

— Au revoir, Aplecraf ! »

Ils disparurent dans la pénombre, me laissant les jambes tremblantes et le front couvert de sueur, après m'avoir infligé la plus grande peur de ma vie, et qui n'était rien, croyez-le, en comparaison de celles qui m'attendaient encor.

Lorsque je fus pour la dernière fois en présence de la princesse, je ne remarquai rien de changé dans son attitude. Pourtant, si j'y avais pris garde, je n'aurais sans doute point manqué de déceler sur son visage et dans ses gestes les signes de l'état qui allait sceller mon destin.

Elle me laissa m'en retourner, et je la supposais, comme à son habitude, tout entière possédée par les songes que j'avais déposés à ses pieds.

Hélas, elle ne les avait pas goûtés comme d'ordinaire, car son cœur était plein de funestes pensées.

J'avais certes commis une grave imprudence. Craignant d'être aperçu en me rendant en personne auprès de Quadrilba pour la convier à une entrevue, je mis dans la confiance son amie Jaliâhe, suivante humaine de la princesse, avec qui j'entretenais d'amicales relations depuis que, par le passé, je l'avais séduite le temps d'une saison de printance à Oniriad. La jugeant digne de confiance, je lui demandai d'intercéder en ma faveur afin que Quadrilba acceptât tout au moins le rendez-vous secret que je projetais.

Je ne m'étais point trompé sur les intentions de Jaliâhe ; elle ne me voulait aucun mal, et ne me tenait en rien rigueur de mes baisers sans lendemain. C'est malgré elle qu'elle fut cause de ma perte.

Le cœur de Jaliâhe appartenait à un jeune chevalier de la cour qui, bien que n'ayant pas encor accompli d'exploits, entretenait pour lui-même de hautes espérances. En attendant la gloire, il aimait à se divertir dans les bras de la belle suivante. Bien entendu, tous au palais ignoraient ce manège, car la princesse, si elle en avait été informée, n'eut pas une seconde toléré de se trouver en si proche compagnie d'une jeune fille dépourvue de sa vertu.

Je ne sus jamais comment Jaliâhe se laissa aller à porter notre affaire à la connaissance de ce jeune homme avide. Fut-ce distraction de sa part ? Crut-elle se faire valoir à ses yeux ? Voulut-elle le

rassurer en lui montrant qu'ils n'étaient pas les seuls à s'étreindre en secret ? Le fait est que, par malaventure, elle céda à l'élan qui la poussait à révéler à son bon ami l'heure et le lieu de mon rendez-vous. Le chevalier sans scrupule comprit l'avantage qu'il pourrait tirer de cette information. Il courut prévenir le roi, dans l'espoir de s'en bien faire voir, assez peut-être pour gagner quelque récompense ou quelque faveur. Ce dernier, aussitôt, convoqua la princesse et fit répéter au jeune homme ce qu'il savait. Cette scène n'eut d'autre témoin, et il m'est impossible de vous conter les propos que le Seigneur d'Oniriad, sa fille et l'ambitieux chevalier échangèrent alors. Ce que j'en puis dire, c'est qu'à l'heure où je me présentai auprès de Déléisse pour lui procurer son doux voyage de l'avant-sommeil, elle n'ignorait rien de mes desseins. Elle garda le silence. Si elle s'efforça de déceler des signes de complicité entre sa suivante et moi-même, elle dut être déçue, car je pris garde de ne pas une seule fois lever les yeux sur l'objet de mon désir. Pourtant, la tentation était grande, car Jaliâhe s'était fort bien acquittée de sa mission et, sur cela, n'avait point démérité : elle avait aisément convaincu Quadrilba de me rejoindre dans cette chambre d'auberge où je me flattais de la retrouver. Elle avait juste eu le temps de m'avertir du succès de sa requête avant de s'engouffrer devant moi dans les appartements de la princesse. Si j'avais su qu'étant découvert, il ne servirait à rien de faire ainsi semblant, je ne me serais certes pas fait pareille violence, et j'aurais joui sans compter de la vision de mon aimée.

Je me rendis à l'auberge très en avance. Une fois sur place, je m'attachai à arranger la triste chambre de telle sorte que mon invitée pût s'y sentir à son aise. Je fis monter moult lampes et bougies, poussai le lit dans un coin et agençai le mobilier du mieux que je pus pour donner à la pièce les dispositions d'un boudoir propice à la conversation. Qu'aurait pensé la jeune solaire qui, répondant à mon invitation, déjà contrainte de traverser les artères les plus souterraines de la cité, avait trouvé pour unique décor à notre rendez-vous une chambre sordide ? N'aurait-elle pas déduit, à juste titre, que mes intentions étaient aussi noires que ce lugubre endroit ?

On comprendra sans mal l'impatience dans laquelle je me consumais. Mon cœur était à ce point abrasé que la seule idée de m'asseoir eût été une torture. J'allais et venais à travers la pièce,

me penchais à l'étroite lucarne, échafaudais quantité d'hypothèses sur ce qui risquait de retenir Quadrilba, ou de la rendre hostile à mes paroles. Je surchargeais ma mémoire de discours élaborés dont je savais pertinemment qu'ils me seraient inutiles dès lors qu'elle apparaîtrait. De même, je n'ignorais pas que, dans un tel état de trouble, mes enchanteries ne me seraient pas davantage secourables. Jamais encor je n'avais abordé rencontre en un dénuement si complet.

Tandis que l'heure passait, ma résolution faiblissait. Je me disais : « Aplecraf, mon pauvre Aplecraf, quels espoirs te crois-tu donc en droit de former ? Elle est une solaire. Elle a, de plus, la chance d'être au service de l'Infante. Imagines-tu qu'elle sera assez folle pour accepter de tout risquer ? Aplecraf, raisonne-toi. Elle ne viendra peut-être même pas... »

J'en étais là du sermon que je m'adressais lorsque des pas aussi légers que vifs firent grincer le vieil escalier qui montait à la chambre. Ce fut comme si un griffon lunaire fondait sur mon cœur. Trois coups discrets furent frappés à la porte. Je me précipitai pour ouvrir.

Quadrilba se tenait devant moi.

Incapable de prononcer une parole, je m'écartai pour la laisser entrer. Elle fit quelques pas dans la pièce, sans audace ni timidité, avant d'ôter la grande chape sombre dont elle s'était enveloppée pour traverser la ville. Sa longue chevelure blanche se déversa autour d'elle. On eût dit que les neiges éternelles baignaient ses épaules et son dos. Les solaires sont les enfants que le soleil eut avec la froidure.

Elle se tourna vers moi. Son visage était or et lumière. Sa peau était le sable des Terres Rêvées de Shepelard.

Elle avait les paupières baissées, et malgré cela, je devinais que ses pupilles brillaient du même éclat que les sombres issélites, telles qu'on les voit parfois aux doigts des Mystiques de la cour.

Quadrilba joignait ses mains sur son ventre. Elle ne tremblait pas, ne prenait point d'air indigné. Elle attendait mes mots, toute droite dans sa robe de taffetas mauve. Avant même de m'expliquer, je sus qu'elle avait compris.

Je me suis approché d'elle et, si j'avais osé, je lui aurais pris les mains. Je n'ai pas eu cette audace, et j'ai laissé mes bras pendre le

long de mon corps tandis que je m'adressais à elle en ces termes, la gorge nouée d'émotion :

« Quadrilba, douce et radieuse Quadrilba, vous ne pouvez vous figurer combien j'ai rêvé de vous voir ainsi et de pouvoir vous entretenir enfin librement ! Et maintenant que vous voilà, je m'aperçois à quel point je suis malheureux, car je ne sais plus par quels mots vous toucher, vous convaincre de ma sincérité. Recevez enfin cet aveu : ma vie ne m'appartient plus depuis que je vous ai pour la première fois aperçue. Tout m'indiffère, jusqu'à la princesse elle-même. L'or et l'argent de votre visage rayonnent sur chacune de mes pensées, sur chacun de mes songes. Je sais, hélas, que les usages sont contre nous, et comme vous devez m'en vouloir de vous avoir fait venir si loin du palais pour ouïr pareilles balivernes... »

Lors la jeune solaire leva les yeux sur moi. Ses cils s'effacèrent, qui avaient la même blancheur immaculée que ses cheveux, pour laisser filtrer un regard grave et vertigineux. Ses pupilles étaient sombres, mais de cette pénombre favorable où les amants se plaisent à se glisser, à se murmurer sans crainte les serments les plus doux. Quadrilba n'avait l'air ni furieuse, ni étonnée. Et voici ce qu'elle m'a répondu :

« Je ne vous en veux pas, Aplecraf... »

Eussé-je souhaité profiter de l'avantage que me donnait cette révélation, que j'en aurais été incapable. M'entendre prononcer mon nom par ces lèvres adorées m'avait imposé le silence. Quadrilba continua de m'ouvrir son cœur :

« Comment pourrais-je vous en vouloir ? Bien au contraire, et ce voyage n'est rien en comparaison de ceux que vous m'avez déjà offerts et de ceux que je rêve de faire à vos côtés. Si vous saviez en quelle liesse me mit votre rendez-vous ! Jamais je n'aurais pensé qu'un jour, le magicien que vous êtes pût lever les yeux sur une misérable suivante. J'étais même certaine que vous ignoriez jusqu'à mon existence. Rien dans votre attitude ne me laissait présager cet attachement. Ah ! Comme je goûtais vos paroles, bien qu'elles ne me fussent pas adressées... Comme je me plaisais à imaginer que vous contiez ces légendes pour moi seule ! Sans cesser de coiffer la princesse, je laissais mon esprit vagabonder avec votre voix. Je vous suivais dans ces contrées lointaines dont vous vantiez les splendeurs, je rencontrais ces

créatures dont vous dressiez les portraits, j'admirais les merveilles que vous nous dévoiliez. Confiante, je marchais derrière vous dans les royaumes du songe et de l'imaginaire. Vous étiez mon guide, vous étiez là pour veiller sur moi. Je rêvais que ce passage, il vous importait de l'ouvrir pour moi, par amour pour moi... Seule l'absence de vos regards venait me rappeler que je n'étais pas le tendre et unique objet de vos enchantements. »

Quadrilba se tut.

Comment ? Elle m'aimait donc aussi ? Mes sens ne me trompaient-ils pas tant mon âme était enfiévrée ?

Non, rien de ce que je venais d'ouïr n'était délire né de mon imagination. La force de mes émotions n'avait pas altéré mon entendement. Elle m'aimait, et mon sentiment était plus récent que le sien.

Transporté de bonheur, je ne sus si je devais me jeter à ses pieds ou la prendre dans mes bras. Elle me délivra de cette hésitation en venant se blottir contre moi, murmurant :

« Aplecraf, mon magicien, veux-tu bien m'emmener avec toi dans ces pays que tu me contes ? »

Je respirais les parfums montant de sa chevelure comme ceux d'une forêt fraîchement visitée par la pluie. Je sentais battre son cœur qui, comme tout solaire, aurait dû aller meilleur train que le mien ; pourtant, leurs courses s'accordaient. La douceur de sa joue s'était logée dans mon cou. En cette seconde, je serais mort pour elle. Je lui soufflai avec tendresse :

« Quadrilba, je vous aime tant qu'aucun voyage ne m'effraie. Pour vous, j'irais sans peur jusqu'au Royaume des Morts. Mais, rassurez-vous, c'est vers de plus douces contrées que je me propose de vous guider. Vous les rêverez avec moi ou les foulerez de votre pied véritable, selon votre préférence. Peu m'importe, tant que vous me permettez de rester à vos côtés. »

Comme elle levait son visage vers moi, illuminé du sourire le plus tendre, je la pressai de mille baisers, auxquels elle répondit avec une égale ferveur. Mon bonheur était si grand que je le concevais à peine. Hélas, je ne devais pas jouir longtemps de cette félicité. Combien de fois allais-je regretter, lorsque tout semblerait m'en éloigner à jamais, cet instant qui avait ébloui mon existence ?

Car je ne la serrais pas dans mes bras depuis plus de quelques minutes qu'on frappait avec violence à la porte de la chambre, tandis qu'un grand vacarme résonnait dans l'auberge.

« Ouvrez ! cria une voix. Par ordre du roi, ouvrez cette porte ! »

Nous étions découverts. Plein de frayeur, j'avisai la lucarne. Elle était trop étroite pour qu'aucun de nous deux ne pût songer à fuir par son moyen. La porte céda aux coups de botte d'un soldat. Les brutes pénétrèrent dans la chambre et se saisirent de nous, m'arrachant une Quadrilba affolée et tremblante.

Nous fûmes attachés, et séparés l'un de l'autre. Avant de disparaître de ma vue, la belle solaire me lança un regard où ne se lisait nulle rancune, mais tout le chagrin de voir notre amour fauché dès ses premières espérances. Je lui rendis son regard, en y plaçant toute la passion et le courage que je tenais en ma possession. Je voulus lui crier un serment de fidélité éternelle, mais le cheval qui me traînait derrière lui fut lancé au trot, et je manquai perdre l'équilibre. Lorsque je me retournai, la femme que j'aimais avait été emmenée de son côté.

Réalisant que je venais peut-être de la voir pour la dernière fois, je m'effondrai, et ma face racla les pavés. Des larmes de douleur et de désespoir me débordèrent. Un soldat me força à me redresser, en me traitant de pucelle geignarde. Je subis l'humiliation sans répondre. Que connaissent les rustres à l'amour ?

Lorsque je fus un peu calmé, je considérai ma situation et en retirai de l'irritation. Je blêmis de honte en confessant ceci : je fus presque tenté, alors, de regretter mes actes.